

# Une bonne vieille histoire : que chacun croit connaître et que tous liront avec plaisir : [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 21

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182308>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

abondante : du café au lait trois ou quatre fois par jour, quelques pommes de terre, une livre de viande par semaine. Ces hommes peuvent réduire du quart la quantité d'aliments qui serait nécessaire au maintien des forces chez d'autres individus.

Dans les environs de Riesen-Berg, en Bohême, vivent de pauvres campagnards exerçant presque tous la profession de tisserand. Ces malheureux, dénués de tout, et n'ayant depuis de longues années qu'une alimentation insuffisante, presque uniquement composée de pommes de terre, étaient arrivés à un état de dépérissement et d'étiollement qui les avait en quelque sorte abâtardis.

Les médecins du pays eurent un jour l'idée de les soumettre au régime habituel du café. L'essai réussit au-delà de toute espérance, et ces ouvriers n'ont aujourd'hui rien à envier, sous le rapport de la santé et de la vigueur, à ceux des autres pays. Pour faciliter à ces pauvres montagnards l'acquisition d'une substance aussi salubre, le gouvernement autrichien a récemment supprimé en leur faveur les droits élevés qui frappaient autrefois l'importation du café.

On sait qu'il s'opère constamment dans nos organes un double mouvement de composition et de décomposition moléculaire; ce mouvement constant d'absorption et de formation de nouveaux tissus, s'opère aussi bien dans le sang que dans les os et les muscles. Si donc, comme tout porte à le croire, le café ralentit ce double mouvement vital, le besoin de recomposition et, par suite, d'alimentation, doit être moindre.

On observe en effet que, sous l'influence du café, les produits des sécrétions sont plus aqueux, la respiration moins active, et par suite, les déperditions des substances absorbées moins rapides. On a même observé dans la même circonstance une diminution de la chaleur animale. Cette dernière circonstance fait comprendre l'utilité du café dans les pays chauds où la température est si pénible à supporter, qu'elle semble pour ainsi dire user les ressorts de la vie.

Du fait bien constaté que le café retarde le mouvement de décomposition des organes, M. Petit conclut que, par son usage habituel, la vie des hommes pourrait se prolonger au-delà des limites ordinaires. Il le recommande donc aux vieillards et même aux personnes qui ont atteint l'âge de 50 ans.

On peut le prendre à la dose d'une, deux, trois et même quatre tasses par jour, suivant les besoins, les circonstances et l'état pléthorique des individus.

La propriété que possède le café de rendre plus aqueux les produits des sécrétions, conduit le docteur Petit à conseiller cet agent pour combattre la goutte, la gravelle et les affections calculeuses. Il est d'accord sur ce point avec Trousseau, qui le recommande en pareille circonstance et qui rappelle à ce sujet que la gravelle et la goutte sont presque inconnues en Orient et aux Antilles où l'on fait une si énorme consommation de café.

## UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

### III

L'austère décence ne permettant pas à Othon de demeurer à Belp, le séjour qu'il y fit fut bien court; mais il avait suffi pour lui faire connaître toute la force d'un sentiment qu'il avait ignoré jusqu'alors; et les instants qu'il passa auprès de Catherine l'éclairèrent sur le véritable prix de la vie. Hélas! ce sentiment qui devait troubler ses jours et causer sa mort se présentait alors avec tant de charmes!...

Avec moins de véhémence ou d'abandon, Catherine était aussi sensible que son amant; et tous deux enivrés d'un bonheur qui remplissait entièrement leur âme, semblaient pressentir que ce bonheur serait le dernier. Rien n'égale la douleur de l'aimable couple, à l'instant où il fallut se dire adieu. « Allons, du courage, mes chers enfants, leur disait le baron, une année est sitôt passée! »

Ha! s'écriait Grandson, en pressant sur son cœur la main de Catherine, je ne sais quel funeste pressentiment repousse toutes les consolations que la raison pourrait m'offrir, mais jamais je ne fus si faible... répétez-moi, poursuivait-il, jurez-moi que vous n'aimerez jamais que Grandson.

Rougeant enfin de montrer autant de faiblesse, Othon rassemble toutes ses forces pour la surmonter; il prononce en fuyant le dernier adieu, et, se dérobant à ce qu'il aime, prend tout pensif le chemin de son château.

Suivi du fidèle Archibald, son écuyer, l'amant de Catherine côtoie depuis une heure les rives de l'Aar, lorsqu'une voix partant d'un bois peu éloigné de la route, le tira tout à coup de sa rêverie, en l'appelant distinctement par son nom.

— Arrête, Grandson, arrête!... si tu mérites la réputation que tu t'es acquise, tu ne refuseras point le combat que je te propose : mais je te déclare l'intention qui me conduit, c'est à ta vie que j'en veux.

En se retournant, Grandson découvre un cavalier qui accourt au galop; il est couvert d'une simple armure; son écu est environné d'un crêpe. Othon, qui pouvait avoir quelques envieux, ne se connaissait aucun ennemi; et l'idée d'un rival étant la seule qui se présente, il présume que ce doit être un gentilhomme du voisinage, à qui son séjour à Belp a pu donner de l'humeur. Dans cette pensée, il redouble de courtoisie, et lui épargnant la moitié du chemin : « Vous me connaissez, chevalier, lui dit-il, et tout devant être égal entre nous puisqu'il s'agit de nous battre, je me flatte que vous voudrez bien vous faire connaître aussi. » Mais on ne répond pas même à son salut; et joignant à cet abord peu courtois la grossièreté du langage, on emploie avec lui le tutoiement : « Mon nom est écrit sur la lame de mon épée, mais que t'importe mon nom? Qu'il te suffise de savoir que je suis ton plus mortel ennemi. »

Après ce discours incivil, l'inconnu met pied à terre; et Grandson, qui vient d'en faire autant, lui fait observer qu'il a lieu d'être satisfait d'une pareille condescendance. « Au moins, chevalier, lui dit-il, si j'ai eu le malheur de vous déplaire en quelque rencontre, vous ne vous plaindrez pas de ma courtoisie en celle-ci; car les gens de ma sorte ne mettent guère l'épée à la main contre ceux qui refusent de se nommer. »

Ayant désarmé à deux fois son adversaire, Othon lui demande s'il est satisfait; à quoi celui-ci répond toujours que c'est à sa vie qu'il en veut. Surpris d'une si étrange fureur, l'amant de Catherine se voit enfin forcé de renoncer aux ménagements qu'il a d'abord employés : et l'inconnu, qui a la main droite percée d'un coup d'épée, laissant alors échapper la sienne, saute légèrement en selle, puis disparaît, en faisant des imprécations contre son vainqueur. Mais quelle est la surprise d'Othon en reconnaissant dans l'épée que son ennemi s'est vu contraint de laisser sur le champ de bataille, celle dont Blanche de Savoie fit présent à Gérard d'Estavayer, son filleul, lorsqu'il fut reçu parmi les pages du comte Amédée.

Archibald, croyant voir de loin que le combat est terminé, se rapproche au petit pas de son maître, lui fait observer

qu'il est temps de chercher un gîte. On était alors au printemps, la nuit s'avancait, et s'il fallait la passer à la belle étoile, une aube gelée pouvait être fort incommode. Archibald conclut que le parti le plus sage est de retourner au château de Belp. Mais quelque heureux que soit ce prétexte de retourner auprès de celle qu'il aime, Grandson se décide à ensevelir dans un éternel silence l'aventure du combat et se contente de l'abri que lui offre la cabane déserte d'un charbonnier.

Profondément endormi sur un tas de feuilles sèches, le maître et le serviteur reposent en gens qui savent ce que c'est que guerroyer, lorsque vers le milieu de la nuit leur sommeil est interrompu par les aboiements du chien de Grandson. Ils aperçoivent alors à la clarté de la lune, l'intrépide *Roland* dressé contre la porte, ouvrant son énorme gueule et faisant retentir la cabane du son de son énorme voix. Aussitôt Grandson saisit son épée, va droit à la porte, et suit, ainsi qu'Archibald les traces de *Roland* qui s'est élancé dans un hallier voisin. Bientôt ils le perdent de vue et regagnent leur gîte où ils passent le reste de la nuit. Le lendemain, Grandson s'aperçoit qu'on lui a enlevé, pendant la nuit, l'épée de Gérard, et trouve *Roland* étendu devant la porte et nageant dans son sang. Ce pauvre chien, échappé à ses bourreaux, est venu mourir près de son maître. Grandson l'entraîne au rivage et ne rejoint Archibald qu'après avoir vu le corps de l'animal disparaître dans les flots de l'Aar.

Outre l'incident que nous venons de raconter, nos voyageurs firent heureusement leur route jusqu'à Payerne où ils s'arrêtèrent quelques heures. Grandson se demande s'il ne conviendrait pas de passer la nuit dans cette ville où l'on cherche à le retenir; une pluie battante, une obscurité profonde, le croisement importun des corbeaux qu'Archibald a observé sur la route, tout semble se réunir pour l'y engager. Mais l'âme d'un héros ne se laisse pas frapper par des augures sinistres; la pluie cesse, le vent s'apaise, un destin fatal l'emporte, et Grandson part vers le milieu de la nuit. Archibald, à qui le pays est parfaitement connu, choisit un chemin de traverse qui abrège la distance. Déjà ils ont fait quelques milles, lorsque deux hommes masqués sortant brusquement d'une mesure avec des flambeaux poussent des cris dont les chevaux s'effraient tellement qu'ils se précipitent dans un ravin qu'ils côtoient quelque temps.

Un éclat de rire infernal applaudit au succès de cette abominable ruse.

Grandson quitte son cheval, l'attache aux broussailles, parvient à regagner la route, et, mettant l'épée à la main, poursuit l'auteur de ce méfait. Le fugitif jette son flambeau, prend à travers champs, joint la grande route et gagnant enfin le cimetière de Cheires, village au bord du lac de Neuchâtel, à l'instant où le fer vengeur est près de l'atteindre, il s'y réfugie devant une croix. A ce signe révéral, le courroux du chevalier se calmant tout à coup: « Va, misérable, s'écrie-t-il, Dieu garde Olhon de sacrilège! cesse de trembler pour ta vie, mais je veux connaître les traits de ta figure scélérate et ne te quitterai que lorsque la lumière m'aura permis de les voir. »

En parlant ainsi Grandson saisit le perfide masque d'un bras vigoureux. Il n'éprouve d'abord qu'une résistance faible, mais bientôt Gérard dont le bras droit est en écharpe se défend des pieds et des dents; son masque se délie pendant la lutte, et les deux adversaires vont en se débattant jusqu'à la porte de l'église où la lumière d'une lampe qui brûle devant l'autel, éclaire les traits de Gérard qui s'écrie:

« Le temps t'apprendra ce que peut la haine; tu mourras de cette main que tu as percée! Deux fois j'ai manqué ma vengeance, si je la manque une troisième... » Et il disparaît.

A l'aurore, les paisibles habitants de Cheires, réveillés par Olhon, l'aident à rechercher le corps d'Archibald. Le faible espoir qui restait au chevalier est bientôt déçu; on lui rapporte sans mouvement et sans vie les restes du plus fidèle des serviteurs, et après lui avoir rendu les derniers devoirs, il s'embarque navré de tristesse. (A suivre.)

## ONNA TSASSE AO LION

On delon matin, à la pœinte dâo dzor, lo coumon senâvê à . . . . — « Quiète çosse, sê deziront lè dzeins? n'est pas la clliote dâo fû, et ce bayî que l'ont à coumounâ à clliau z'hâorès, kâ n'ont rein publiî hiai après lo prédzo; dâi l'ai yavâi oquiè d'estra. »

Hommo et valets s'ein vont à la corsa vairè cein que l'est et tràovont lo syndico que sê dêmênâvê qu'on sorcier et que desâi: Que clliau qu'ont on fusi, onna carabina, dè la pudra et dâi ballès, aulont vito cein queri; l'ai ya on pecheint lion dein la pierrâirè, et du qu'on a douta lè lans, la bête ne pào pas frou.

— Kâisi-vo, on lion! dé yo veindrâi-te et quoui l'a vu?

— Quoui l'a vu? l'est mè que lé vu, tsancro dè merdâo, et crâi-tou que iarè fé senâ lo coumon se n'été pas bin sû! dè yo ye vint, diabe lo mot yien sê.

— Ya prâo su onna ménadzéri pai Losena, deze on municipau; lo derrâi iadzo qu'ein né vu iena, ié bin trovâ que lè barreaux dâo lion étions bin petits et cein ne m'ébayè pas se l'ein a trossâ on part.

— Poru que cê lion n'aussè rein fé dè mô, kâ lo tsin à l'assesseu a rudo dzappâ sta né! mâ du la miné s'est kâisi.

— Prâo su que l'a étâ dévourâ et lè po cein que n'a rein mé dzappâ, deze lo cordagni.

Tsacou deze son mot, et à lè z'ourè, cê lion avâi dza escoffii onna masse de bêtès et dè dzeins.

Quant furent prêts, ye partiront, et po l'âo bailli coradzo, lo syndico l'âo desâi: Tot parâi quin honneu por no, quand lè gazetès deront que n'ein tiâ on lion et que noutrè noms seront marquâ déssus, kâ tiâ on n'or âo bin on l'âo n'est què dè la moqua dè tsat à coté d'on lion.

Enfin l'arrevont pré dè la bête, ein gruleint on pou dein l'âo tsaussès et l'ai iavâi ma fâi bin dè quiet. Lo syndico lè poustè on pou per tit lè cârros et s'avancè po vairè se lo lion étâi adé quie. Ye vouâitè et lè z'autro qu'aviont dza ti armâ sé met-tiront ein jou ein attendeint lo coumandeimeint. Lo tieu l'âo z'allâvè coumeint la quiaa d'n'a tchivra, quand tot d'on coup lo syndico criè:

— Arretà, arrêté! l'a on collet . . . . .

L'étâi tot bounameint lo tsin dâo moulin que s'étâi dérotsi dein la pierrâirè ein fasein on n'es-campetta âotrè la nê.

N'ein dio pas mé, sein quiet porrâi bin m'arrevâ pî qu'âo lion.

Un cheval qui s'emporte, cela se voit tous les jours; mais ce qui se voit assez rarement, c'est un cheval qu'on emporte. C'est pourtant ce qui est arrivé l'autre jour à Genève, rue du Mont-Blanc.

Un petit cheval corse, gros comme un terre-neuve, était attelé à un panier et refusait d'avancer. A bout de patience et de coups de fouet, le conducteur, robuste gaillard, détela le récalitrant, le chargea sur son dos et le remporta à l'écurie au milieu d'une foule de gamins qui lui firent un cortège triomphal.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.